

Jacky Simeon

# Magali



## Du même auteur au Diable vauvert

LE COURS DU DESTIN, 2011

DICIONNAIRE DE LA COURSE CAMARGUAISE, 2013

SUR LA ROUTE DES TAUREAUX, 2017

UNE COCARDE D'OR ET DE SANG, 2018

JEAN LAFONT, ROI DE CAMARGUE, 2019

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

ISBN : 979-10-307-0532-4

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Dans la Camargue du marquis de Baroncelli, qui se dévoile aux portes de Montpellier pour aller s'estourbir sous le rocher de Fos, on continue de considérer le Rhône comme un dieu dont il ne faut jamais défier la colère.*

*Mais le grand fleuve ne s'arrête pas à ces considérations. S'il louvoie depuis les Alpes, flirte avec la ville d'Arles, son affection la plus intime, il la réserve pour le village des Saintes-Maries-de-la-Mer qu'il enserme de ses bras puissants.*

*Il peut demeurer longtemps dans son lit bien tranquille. Mais il arrive parfois, lorsque le ciel en larmes se libère de ses affres, que le grand fleuve se gonfle comme un Botero. Le géant de Camargue renaît alors de ses cendres et vomit son humeur excessive.*

*Il n'a jamais supporté trop longtemps d'être canalisé comme un simple ruisseau, lui, le géniteur des*

*terres fertiles. Il a besoin de communier à nouveau avec sa descendance, de l'hydrater pour qu'elle retrouve toute sa verdoyance. Et quand les larmes du ciel coulent désespérément sur la vallée du Rhône, le fleuve s'étale alors sur la terre de Camargue. La nature reprend ses droits... rien ne lui résiste.*

*Les gens de cette terre sauvage ont toujours connu le désir d'aller se ressourcer au bord du grand fleuve. Mais lorsque les esprits sont un peu déprimés, c'est toujours dans ses eaux troubles qu'ils veulent se jeter. Ce sentiment est ancré depuis toujours dans l'inconscient collectif comme si cette puissance de la nature régulait les humeurs de chacun...*

*L'appel du fleuve est si fort qu'il hante la mémoire de tout un peuple de Camargue, un désir puissant au point de s'immiscer dans les esprits et parfois, pour certains, se jeter dans le fleuve reste le seul moyen d'oublier les malheurs de l'existence.*

# Prologue

S'il ne dit sans doute rien à personne, le nom de Mercedes Garcia Alvarez donne une bonne indication sur ses origines. Mercedes avait deux ans quand ses parents vinrent en France trouver une vie meilleure. Son père avait travaillé aux champs, sur le domaine du mas de la Cure près des Saintes-Maries-de-la-Mer, avant de devenir maçon, ce qui avait considérablement amélioré le quotidien de la famille. Hélas, en tombant d'un échafaudage, il s'était retrouvé handicapé. La famille était heureuse avant l'accident, mais ensuite Madame Garcia Alvarez déprima et Mercedes dut abandonner ses études pour aller travailler, de quoi compléter la petite pension de son père. Pour cette raison, elle entra au service de Monsieur le Comte, Charles d'Embrussum, lequel avait une fille. Le récit qui va suivre raconte l'histoire tragique de cette dernière, la belle Magali.

# Chapitre 1

Monsieur le Comte passait le plus clair de son temps dans son château, situé sur la route d'Arles, près des Saintes-Maries-de-la-Mer, un édifice de style néorenaissance avec une bâtisse centrale, une tour rectangulaire et deux dépendances attenantes. Par sa dimension imposante et ses rénovations à la pointe de la modernité, il rappelait la grandeur passée de cette famille. Il avait été acheté à Jean-François d'Avignon, dont il porte le nom, par Monsieur Noilly-Prat, propriétaire du fameux apéritif et précurseur dans la publicité sur les tenues de rasateurs dans les années cinquante. Durant quelques saisons, dans les arènes de Camargue, les vainqueurs du Trophée taurin devaient porter la publicité de Noilly-Prat sur leur tee-shirt moyennant quelques bouteilles du légendaire breuvage. Mais cet encrage sur la tenue des rasateurs créa une

polémique et ne réussit jamais à détrôner les plus fameuses marques de pastis, dont l'un des propriétaires, Paul Ricard, s'était implanté au cœur de la Camargue sur le domaine de Méjanes.

Le comte Charles d'Embrussum descendait de cette vieille famille provençale, possédant sur la commune de Vauvert d'immenses terres en plus du château de Montcalm. Depuis toujours et par tradition, il élevait des taureaux de Camargue. Posséder une manade, à cette époque, était un luxe que peu de familles pouvaient s'offrir. Symbole de la réussite sociale, les taureaux apportaient la gloire et la célébrité aux gens aisés.

Mercedes trouvait Catherine, l'épouse de Charles, d'une beauté exceptionnelle. Elle était également héritière d'une grande famille de Camargue. Fut un temps, la Camargue appartenait à la noblesse du pays ; puis, insensiblement, les terres se sont vendues à des familles d'industriels détenant de grandes fortunes, qui rachetaient les châteaux, les mas et les terres à une descendance dépourvue de moyens pour régler les droits de succession. Pourtant, cette fois, le riche industriel avait parcouru le chemin inverse, de sorte que ses descendants épousèrent des gens de la noblesse. Ainsi la famille de Monsieur le

Comte s'était retrouvée à la tête de la propriété et du château d'Avignon.

Dès le début de son service auprès de Monsieur le Comte, Mercedes avait senti qu'il n'y avait plus de sentiments dans le couple et s'était même demandé s'ils avaient existé un jour. Quand Catherine s'absentait, Mercedes devait subir les assauts répétés de son patron. Elle avait tenté de résister, mais il lui avait fait comprendre que pour garder son emploi elle devait céder à ses avances. Dans sa situation, elle ne pouvait se permettre de perdre son emploi.

Si Monsieur le Comte possédait un titre de noblesse, contrairement à ses ancêtres industriels, il n'avait pas de moyens aussi importants. Mais il voulait toujours donner l'impression de mener la grande vie d'un aristocrate. Son château était sa fierté. Il en imposait et c'était effectivement l'un des plus beaux de la région.

Il se délectait à le faire visiter quand il recevait des invités de marque et jubilait intérieurement en dévoilant le joyau de son patrimoine. Il terminait toujours sa démonstration par son bureau, au rez-de-chaussée. La visite flattait sa vanité et prouvait, même si ce n'était plus le cas, qu'il possédait encore des ressources financières. On le sentait rugir de plaisir en désignant



le Van Gogh accroché au-dessus de son bureau. Il racontait que ce tableau appartenait à une série de toiles consacrées aux roulottes et aux bohémiens que le maître aurait peintes en 1888 près des Saintes-Maries-de-la-Mer et dont l'une se trouve au musée d'Orsay à Paris. Ses ancêtres auraient acheté cette toile pour une bouchée de pain, se plaisait-il à raconter, et elle valait maintenant une petite fortune. Personne n'avait jamais entendu parler de ce tableau. D'après certaines rumeurs, que Charles d'Embrussum s'empres- sait de corriger, il s'agissait d'un faux. Tous les membres de la famille savaient que la rumeur disait vrai et Mercedes jubilait intérieurement quand elle le voyait se gonfler comme une outre devant son tableau, face à des visiteurs subjugués. D'ailleurs, quelque temps plus tard, on lui vola son fameux Van Gogh. Il en fut désolé, mais ne porta pas plainte, ce qui prouvait bien qu'il était au courant que le tableau était un faux.

La propriété, immense, s'étalait jusqu'aux rives du Rhône. Le fleuve louvoyait à travers les pâturages, sa présence imposait le respect. L'ensemble du domaine comprenait des vignobles, des rizières et des terres incultes réservées à l'élevage intensif des taureaux Camargue. Depuis toujours, avec l'aide de ses gardians, Monsieur le

Comte pratiquait une sélection pour obtenir de très bons cocardiers.

Pour élever des taureaux il ne faut pas ménager son temps ni sa peine, mais être motivé par la passion, car le travail sur cette terre aride s'avère souvent très pénible. Et dès que le climat devient plus agréable, les moustiques viennent perturber le quotidien, engeance détestable à laquelle il faut s'accoutumer. Dans la maison, Mercedes organisait quotidiennement la chasse à ces sales bestioles. Parfois, quand les Parisiens se ramenaient avec des boutifioles énormes sur le corps et le visage, elle ressentait un peu de fierté, comme si elle en était immunisée. Il faut savoir qu'en Camargue, à l'époque, tous ceux qui habitaient au-dessus d'Avignon étaient considérés comme des Parisiens – ce qui n'a pas dû beaucoup changer aujourd'hui.

La Camargue est une terre sauvage, balayée par le vent. Bien que les hommes tentent depuis des millénaires de la domestiquer, si l'on n'y prend garde la nature reprend toujours ses droits. La terre est en conflit permanent avec la mer où chacune tente de prendre l'ascendant sur l'autre, comme dans une danse provençale, en effectuant deux pas en avant et deux pas en arrière. Le fleuve, par ses colères ancestrales, joue le rôle de

l'arbitre dans cette lutte incessante. Les esprits, perturbés par le mistral, peuvent parfois paraître étranges et sombrer dans une folie douce typiquement camarguaise. L'isolement, la solitude au cours de la période hivernale, contrastent avec l'activité débordante des beaux jours. Cette alternance dans les activités donnait à Mercedes l'impression que les manadiers ou les gardians étaient bipolaires. Ils pouvaient se montrer d'une parfaite correction et brusquement, parce qu'un taureau avait l'impertinence de vous déborder, ils vous traitaient de tous les noms d'oiseaux. Mercedes était persuadée que ces soudains changements de comportement étaient spécifiques à cette région de Provence, mais aussi à une partie du Languedoc.

## Chapitre 2

Catherine, l'épouse de Charles d'Embrussum, était une belle femme, avenante, que tous les hommes lui enviaient. Le couple avait eu deux enfants aux tempéraments différents. Malheureusement, son premier-né fut une fille... ils auraient aimé l'appeler Mirèio en hommage à Frédéric Mistral. Monsieur le Comte avait confié à Mercedes, sur l'oreiller, que le maître de Maillane avait foulé les terres du château d'Avignon lorsque ses ancêtres, la famille Noilly-Prat, l'habitaient. Mais son épouse Catherine n'aimait pas ce prénom dans la langue provençale et Charles ne l'affectionnait pas en français, estimant que « Mireille » ne sonnait pas bien, en plus d'être trop populaire.

Mercedes, elle, adorait ce prénom. Comme disait sa mère : « Mon Dieu qu'ils sont compliqués, ces gens de la haute. » Pour les Saintois,

depuis que Frédéric Mistral avait écrit *Mirèio*, c'était comme si une quatrième sainte était venue les protéger des malheurs de la vie.

Finalement, ils tombèrent d'accord sur Magali, autre prénom provençal. Monsieur le Comte, très à l'aise dans la peau d'un aristocrate, aurait pu donner à ses enfants des prénoms composés conformes à ses idées, cependant il restait attaché à cette terre, à ses traditions, et souhaitait harmoniser sa vie en fonction de la culture provençale.

Concernant le garçon, venu plus tard, il avait eu une préférence pour Nicolas, en souvenir de Nicolas II, tsar de Russie, exécuté voilà plus de cinquante ans dans des conditions particulières. Le grand-père de Monsieur le Comte avait reçu le tsar sur la propriété, créant un lien affectif avec la famille. Il avait souhaité que ses descendants donnent le prénom du tsar à l'un de ses enfants, en mémoire de son passage, durant lequel il avait apprécié les vins de la région. Catherine n'était pas d'accord, mais Monsieur le Comte avait usé de son autorité. Il fallait toujours que les choses soient compliquées et reliées à des souvenirs étranges.

Le château d'Avignon était éloigné du village, aussi les parents devaient conduire les enfants à l'école des Saintes-Maries-de-la-Mer. Tous les

jours de la semaine, matin et soir, ils se partageaient la tâche. Le trajet, agréable en début de saison, se transformait vite en une corvée quotidienne. Monsieur le Comte ne souhaitait pas que ses enfants prennent le bus. Et comme il n'avait plus les moyens d'employer un chauffeur à l'année, ils se coltinaient le trajet tous les jours. Quand venait le tour de son épouse, Mercedes savait qu'elle allait subir les assauts de son patron.

Quand il conduisait les enfants, Charles aimait se torturer l'esprit, laisser flotter son regard sur ce paysage sauvage, d'un vert dominant, sans jamais se lasser, toujours surpris par les changements subtils de la nature. Mais son plaisir le plus cher, quand son emploi du temps le lui permettait, était de se détendre au bord du Rhône, sentir l'odeur du fleuve, écouter son murmure comme si quelqu'un lui parlait à l'oreille. Ce silence bruyant l'inspirait beaucoup dans ses choix professionnels.

Les enfants auraient préféré prendre le bus avec leurs amis, surtout qu'ils effectuaient tous les matins la tournée des mas et passaient devant le château d'Avignon. Parfois, quand le chauffeur voyait les enfants, il klaxonnait en riant de la bêtise du comte. Cependant il fallait se soumettre aux directives intransigeantes du père.

Magali était la plus affectée par les choix de son père. Elle aurait voulu être comme les autres, entrer dans le moule, ne pas avoir à subir le mode de vie strict que lui imposait son père. Comme beaucoup de jeunes filles, elle aurait souhaité s'affirmer via la mode, les vêtements et les accessoires. Elle rêvait depuis longtemps d'un sac de la marque Chipie, mais selon son père elle devait se sentir fière de sa différence et adopter un cartable au cuir fauve, plus proche de la sacoche de fonctionnaire que du sac d'écolière. Son père souhaitait que d'un simple regard, on se dise : « C'est la fille du comte. »

Mercedes lui suggérait parfois, du fait de sa position, de se montrer plus conciliant avec Magali, mais il affirmait que sa fille ne pouvait se couvrir de ridicule en adoptant les fantaisies publicitaires dont les autres désiraient se vêtir ou en décorant les sacs à dos qui leur servaient de cartables. Il avait des principes auxquels il ne fallait pas déroger. Même son épouse n'avait jamais réussi à le convaincre de changer d'avis. Quant à Magali, elle ne s'est jamais rebellée contre son père, malgré les moqueries de ses copines.

Cependant la vie des enfants du comte était heureuse. Ils passaient les week-ends et les vacances

à la manade du Vaccarès, parmi les taureaux et les chevaux. Les sensations éprouvées étaient plus qu'un plaisir, une passion dévorante. Les enfants ne se demandaient jamais s'ils aimaient ou non la vie à la campagne ; c'était dans leurs gènes, ils n'avaient jamais rien connu d'autre. Lorsque la religion du taureau prend possession de votre être, elle devient une obsession. Et si un jour vous êtes possédés par le dieu de Camargue, vous aurez tout le mal du monde à vous en défaire.

S'il aimait sa fille plus que tout, Monsieur le Comte éduquait ses enfants en favorisant son fils, qu'il voyait comme son successeur dans les affaires, et bien sûr à la tête de l'élevage. Pour Magali, le droit d'aînesse n'était pas respecté. Elle estimait qu'en voiture, le plus âgé devait prendre place à côté du chauffeur, mais chaque fois qu'elle ouvrait la portière pour monter, son frère la devançait. Au début elle avait tenté par de petites chamailleries de s'imposer, mais Nicolas, à peine plus jeune, avait davantage de force. Elle avait fini par se résigner. Il aurait semblé logique que Charles intervienne pour rétablir l'ordre, mais il n'en fit jamais rien. Magali en ressentait une frustration peu commune, une injustice qui aurait des conséquences sur la construction de sa personnalité.



De même, un jour, elle avait été affectée en surprenant son père avec Mercedes. Elle était partie fâchée, mais Monsieur le Comte l'avait rattrapée en lui disant : « Magali, tu ne vois pas que je joue avec Mercedes ! » Elle l'avait boudé quelque temps, jalouse de voir son père jouer avec la servante, alors qu'il ne jouait jamais avec elle.

Les enfants gardent parfois des secrets au fond de leur cœur et s'inventent une réalité pour se protéger et ne pas souffrir de ce qu'ils ne peuvent encore concevoir.